

La peinture de Giancarlo Bargoni : la porte du soleil et la porte de la nuit

Deux voies de passage pour entrer dans la peinture de Giancarlo Bargoni. La porte du soleil ou la porte de la nuit.

Le promeneur de plein jour verra dans ces grands formats qui aspirent le regard jusqu'au vertige l'affrontement de forces puissantes. C'est la lutte amoureuse et sauvage de Gaïa et Ouranos. Les couleurs vibrantes, parfois stridentes, luttent, se chevauchent, aucune ne cédant devant l'énergie combative de l'autre.

Les jaunes, pluie d'or, éclairs célestes veulent ensemercer les bruns, les ocres et les terres de Sienne, les féconder, les chevaucher comme un amant fougueux qui aime une maîtresse ardente mais rebelle. Les bruns résistent, se cambrent, Gaïa semble s'offrir et se refuse. Ouranos envoie ses zébrures brûlantes. Violente lutte où apparaissent des ocres affolés, des bleus fuyants. Les immenses amants agités de ces puissantes tensions vont jusqu'à l'épuisement de leurs forces et de leur frénésie. Et finissent par se rejoindre, éreintés. Les bruns, vaincus, se laissent pénétrer par le jaune d'or.

Les toiles ont la force cosmique et tellurique de ces épousailles sauvages de la terre et du ciel.

L'œil est pris dans cet embrassement qui est aussi un embrasement.

Mais, à cette peinture, il est un autre accès plus secret. Tellement secret qu'il l'est aussi, peut-être encore un peu, pour Giancarlo Bargoni. Cette voie est celle du silence. Silence derrière la clameur des couleurs. Silence semblable à celui d'une nuit qui frémit de vibrations presque imperceptibles. Minuscules murmures d'un monde apaisé qui respire sous la surface agitée. Ce qui apparaît et semble échappé de la main et du regard du peintre n'est plus le commencement des mondes issus du chaos originel. Ni la puissance de l'éclair et de l'orage. Ni les convulsions telluriques d'une terre farouche et insoumise.

Il faudrait presque fermer les yeux pour voir les signes que trace sur la toile cette voie du silence. Ou le regard d'un simple. Et on verrait un autre commencement.

Un deuxième tableau, le tableau caché, semble monter lentement des profondeurs et affleurer à la surface, en déplacer les formes ou plutôt donner un autre sens à ce qu'elles donnent à voir. Etranges apparitions.

Ici, dans un espace presque vierge de formes et de couleurs, l'épure d'une courbe : arc-en-ciel, dos de colline, sein de femme endormie?...

Là, un sourire tremblé qui pourrait avoir quitté le visage d'une déité peinte sur les parois des grottes d'Ajanta pour établir sa demeure entre le rouge de Venise et la terre de Sienne. Ailleurs, dans un espace que l'œil isole du reste de la toile, la suggestion de ces pierres de rêve, univers en miniature, que les moines bouddhistes cueillaient dans la montagne, qu'ils polissaient et accompagnaient d'un court poème pour dire la beauté du monde mais aussi l'impermanence des formes, la vanité des désirs et la quête de la vacuité qui, seule, permet à la conscience profonde de donner l'éclairement.

Ce n'est plus la peinture solaire et puissante qui se donne, c'est la peinture qui écoute le silence dans l'au-delà des désirs et des tiraillements.

Giancarlo Bargoni semble être conduit, peut-être obscurément, par le guide silencieux et pénétrant qu'est cette autre peinture; elle est l'autre voix que le peintre laisse parler sans

la contrôler, voix subtile et prégnante comme la fraîcheur de la nuit, enveloppante comme un parfum de jardin ancien, sereine comme tout ce qui émane de la voie du cœur.
Les deux tableaux dans le tableau se rejoignent.

Isabelle Caplet